

## - Si un mot pouvait suffire –

La grille était restée entrouverte. Rouillée, tombant presque en poussière. Tout ce que m'avait raconté Minna me revenait en mémoire. J'avais douze ans alors, j'écoutais en tremblant ses histoires terrifiantes ; mais malgré ma peur, -que je cachais du mieux que je pouvais-, je n'aurais laissé ma place à personne !

C'est peut-être pour retrouver Minna après toutes ces années que, sans vraiment réfléchir, je me suis glissé dans l'entrebâillement.

Devant moi s'amorçait une longue avenue, et je distinguais dans la brume du matin, les contours indéfinis du manoir que ses récits d'autrefois évoquaient invariablement...

\*

\* \*

Je m'éveillais, comme chaque matin, dans ma mansarde parisienne. Pas de volets dans cet ancien atelier de peintre aux larges baies vitrées donnant sur les toits de la capitale. La lumière du jour pour réveil est ma définition d'une journée qui commence bien. Le souffle paisible et rassurant de Vic sur mon épaule confirme le sentiment de bien-être qui m'anime en ce matin de septembre.

Tournant la tête vers elle, je peux contempler ses traits délicats abandonnés dans le sommeil. Son petit nez mutin, ses sourcils bien dessinés, ses pommettes un peu hautes et ses lèvres pleines, généreuses, pourvoyeuses de gourmands baisers. Un sourire constamment planté sur ce visage encadré de cheveux de jais coupés courts, «à la garçonne», lui donne cet air à la fois mystérieux et amusé de la vie qui fait ce charme auquel je ne peux résister.

Soudain ses yeux s'ouvrent sur deux prunelles au bleu ravageur, scrutatrices, joyeuses et pleines de vie :

- Bonjour beau gosse.
- Bonjour Amour, je lui réponds.
- C'est qui cette Minna ?

La question est posée sans angoisse, naturellement. Simple curiosité d'une femme qui n'est pas jalouse tant elle est sûre de ses propres sentiments. J'ai un temps d'hésitation.

- D'où tu connais Minna ? Je ne crois pas t'en avoir jamais parlé ?
- C'est vrai. Mais tu n'as pas cessé de l'appeler cette nuit.

Elle s'étire à la manière d'un chat : poings en avant et pointes des pieds tendues. Le mouvement déplace le drap et découvre ses seins ronds et petits, à larges aréoles, exhalant

une odeur capiteuse de pure féminité. Je la prends dans mes bras, elle se niche dans mon épaule et baille doucement.

- Minna est ma tante. Cela fait vingt-deux ans que je n'en ai pas eu de nouvelles. Cette nuit, j'ai rêvé d'elle, apparemment, mais je ne m'en souviens pas.

- Une tante ? Il y a donc une famille quelque part dans cette tête d'ours solitaire ? Victoire se redresse et plonge ses yeux océaniques dans les miens.

- Minna est la petite troisième de la famille de mon père. Quand je dis « petite », dix-huit ans la séparent de mon père, Pierre, plus jeune d'un an que son frère Franck.

- Whaouh ! Tes grands-parents ont été amoureux longtemps !

- Je ne sais pas. Je n'ai pas connu mon grand-père et ma grand-mère est décédée avant mes cinq ans...

- Minna avait quel âge alors ? Elle devait être enfant...

- Mon oncle Franck a été nommé tuteur. Il était majeur. Minna n'a que six ans de plus que moi. Une tante qui aurait pu être ma grande sœur... D'ailleurs c'est un peu ce qu'elle a été pendant ce dernier été en famille de 1990.

Une lueur de curiosité a pointé dans l'œil de Victoire...

- Tu racontes ?

- Une autre fois peut-être...

- Tu ne me parles jamais de toi et de ta famille !

Les yeux de Vic se font suppliants. Je n'ai jamais rien pu refuser à Victoire.

- Mes grands-parents avaient une maison en Bretagne. Toute la famille s'y retrouvait systématiquement en août de chaque année.

Je suis surpris de la facilité avec laquelle les souvenirs reviennent, s'agencent de manière cohérente, assurant mon récit comme un fil sur lequel je me mets à tirer. Me voilà revenu à douze ans me pliant sans rechigner au rituel du soir instauré par cette si jeune tante. Et je raconte ses histoires de château hanté. Cette bâtisse qui, selon Minna, existait avant la maison de Mamie et Papy, avait un passé si terrible que les âmes damnées la ramenaient à la réalité les nuits de pleine lune pour posséder les humains présents et leur faire revivre leurs turpitudes.

Puis j'arrive à la scène qui mit fin à cet été 90. Je ne pensais pas en avoir conservé tous ces détails : mon père, les poings serrés, le regard fou, surplombant mon oncle, la lèvre ouverte et le nez en sang, qui m'adresse un clin d'œil et un sourire enjoué. Comme une bonne blague dont on prépare la chute. Enfin, les bras de ma mère qui me saisissent et m'entraînent dans la pièce d'à côté. Minna me regarde avec des yeux désolés. Je termine sur le trajet en voiture

pour Rennes. L'atmosphère lourde d'une voiture qui déchire la nuit de ses phares sur une route qu'elle n'empruntera plus jamais.

- Et... c'était quoi la cause de cette dispute ?

- Je n'ai jamais su. Mon père, si leurs noms était prononcé devant lui, se dressait, sec comme un coup de frein et disait « Qui ça ? Connais pas ! » d'un ton qui décourageait les questions.

- Et ta mère ? Elle ne t'en a jamais parlé ?

- Ma grand-mère, la mère de maman, avait coutume de dire « Isabelle et Pierre ? Je mets au défi quiconque de glisser ne serait-ce qu'une feuille de papier à cigarette entre ces deux-là. »

- Et Minna ? Elle n'a jamais essayé de reprendre contact pendant toutes ces années ?

- Non. Silence radio de son côté aussi.

Victoire prend ma tête dans ses mains. J'aime bien quand elle fait ça. La peau de ses paumes est chaude et parfumée. Elle m'embrasse tendrement.

- Mon pauvre amour. Moi qui croyais avoir une famille compliquée... Oh ! C'est l'heure ça ?

Ses yeux marquent la surprise en regardant ma montre posée sur la table de nuit par-dessus mon épaule.

- Je vais être en retard ! jette-t-elle en disparaissant dans la salle de bains enroulée dans le drap.

Elle est comme ça, Victoire : capable de passer du coq à l'âne à une vitesse déconcertante. Mais c'est aussi ce que j'aime en elle. Ce n'est pas de l'indifférence, juste de l'utilitarisme. Rien ne sert de faire durer une situation qui est à un point d'étape. Autant passer à la priorité suivante et revenir à la situation quand celle-ci pourra avancer de nouveau. Je me lève préparer le café tandis que la douche fait entendre son crépitements diluvien.

Le soir, notre discussion du matin m'est quasiment sortie de la tête. Ma journée, passée en réunion à me mettre en quatre pour essayer de vendre les idées de la boîte à des clients qui en ont d'autres, m'a mis la tête sur les rotules.

Victoire est arrivée avant moi, comme tous les soirs. Elle a préparé un dîner composé de diverses salades dont elle seule a le secret et picore en pianotant sur son ordinateur portable posé sur le bar de la cuisine.

- Bonsoir Amour ! Me lance-t-elle sans lever le nez de son écran.

- Bonsoir belle enfant..., un rituel établi qui, non seulement répond à notre rituel du matin, mais nous permet aussi de clore notre journée de travail et d'en laisser les soucis à la porte de l'appartement.

Je demande en déposant un baiser sur sa nuque :

- Qu'est-ce que tu fais de beau ?

- Je cherche ta tante sur la toile, me répond-elle comme si elle avait trouvé la destination de nos prochaines vacances.

- Tu ... quoi ?!

Je suis estomaqué. Je suis d'abord tenté de lui demander de quoi elle se mêle. Si j'avais envie de reprendre contact avec ma famille après toutes ces années, je pense que je serais assez grand pour le faire moi-même. Puis je réalise pourquoi c'est si important pour elle. Les conditions dans lesquelles elle a rejoint la France, l'incompréhension de sa famille qui a conduit à un dénouement tragique dont la plaie n'est pas refermée m'amènent à comprendre son geste. Je ravale la remarque acerbe totalement hors de propos qui m'étais venue.

- Tu n'es pas obligée, tu sais, je vis très bien sans une famille qui n'a pas...

- Personne ne devrait être séparé des siens s'ils sont en vie !

La réponse est sans appel. Victoire a prononcé ces mots avec un fort accent québécois que je ne lui entends que dans trois circonstances : quand elle fait l'amour, quand elle est en colère et quand elle va pleurer. Le reste du temps, vous ne pourriez déceler ses origines tant son français est impeccable. A cet instant, je la sens entre deux émotions et la plus agréable des trois n'est pas au programme. J'adopte donc une approche plus conciliante.

- Et tu as trouvé quelque chose ?

- Tu ne m'en veux pas de m'immiscer dans ta vie comme ça ?

- Ta présence dans ma vie est probablement ce qui m'est arrivé de mieux, en tout cas jusqu'à aujourd'hui... Elle ne relève ni le compliment, ni la tentative de plaisanterie en vue de faire diversion. Elle garde les yeux rivés sur l'écran.

- C'était plus fort que moi. Il fallait que je te donne une chance de savoir et d'éclaircir la situation. Tu comprends ? Je n'ai pas eu le courage pour moi et je n'en ai plus la possibilité... Sa voix se casse, elle enfonce la touche "Entrée" d'un index rageur.

Je pose ma main sur son épaule et me penche sur l'écran.

- Ça donne quelque chose ?

- On ne peut pas dire que tu m'aies donné beaucoup d'éléments. Mais Minna est un prénom assez peu répandu. Seulement cinq naissances ont été enregistrées avec ce prénom en 1972. Par contre, pas un blog, pas une information sur internet et même pas un numéro de téléphone dans un annuaire. J'ai juste trouvé une chanteuse de jazz, mais ses origines ne permettent pas d'imaginer que ce soit ta tante.

- Elle s'est peut-être mariée... Ou elle vit avec quelqu'un qui paye le téléphone...

- Par contre, j'ai trouvé quelque chose qui risque de te faire un choc... Je sens comme une angoisse dans sa voix.

- Quelque chose sur Minna ?

- Non, enfin, pas directement... Sur ton oncle Franck...

Elle se mord la lèvre en disant ces mots.

- Il lui est arrivé quelque chose ? Je réalise tout-à-coup combien Victoire a eu raison de s'impliquer à ma place dans ces recherches. Seul, je n'aurais jamais eu ce courage et j'aurais laissé partir tout un pan de mon existence par inconséquence. Il est malade ? Il est en prison ?

- Il n'est plus...

L'annonce de la mort d'un oncle que l'on a plus revu depuis plus de vingt ans et pour lequel on croit n'avoir plus de sentiments ne devrait pas faire si mal. Un voile blanc passe devant mes yeux et je manque de tomber. Je m'assois précipitamment.

- Un accident... me dit Victoire.

Elle affiche un article du Télégramme, une photo de maison dévorée par les flammes me fait remonter le souvenir de la maison de vacances familiale.

L'article ne dit pas grand chose sur les causes de l'accident. Les mots défilent devant mes yeux, mais j'ai du mal à les lire tant les images se succèdent en filigrane. Une fuite de gaz aurait provoqué l'incendie de la maison dans laquelle le corps de Franck Boucheliez, seul occupant connu à cette adresse, a été retrouvé carbonisé.

- 2002, un an après la mort de mes parents...

L'accident de la route qui avait coûté la vie à mes parents me revient en une bouffée acide de douleur. Ils venaient me rejoindre à Paris pour fêter mon diplôme et mon premier contrat dans la boîte qui m'avait recruté après mon stage de fin d'études de commerce. Dix ans déjà... Je n'avais pas daigné avertir qui que ce soit du côté de mon père. Ses consignes avaient été claires tout au long de ces années : il n'avait plus de famille.

Vic me regarde gravement.

- Ça va ?

Je me redresse. A nouveau un sentiment de colère m'envahit, fierté mal placée du mâle pris en flagrant délit de sensibilité.

- Bien sûr que ça va ! - tentant de me redresser, je manque de perdre l'équilibre - Non, ça va pas... finis-je par avouer dans un souffle. Tu as raison : il faut retrouver Minna.

Victoire tourne vers moi ses yeux et me lance un regard grave :

- C'est même urgent.

Le centre-bourg a énormément changé. La place de l'église, engoncée entre les drogueries, alimentations et autres commerces qui transformaient ce lieu en fourmilière du matin au soir a laissé la place à une esplanade piétonne aux lignes épurées qui donnent envie de marcher sur la pointe des pieds. La conserverie, bâtiment immense, qui avait hébergé la source principale de prospérité de la ville a subi un lifting d'acier et de plexiglas pour recevoir un musée de la pêche. Pas désagréable à l'œil, mais déroutant quand on revient sur des lieux après vingt-deux ans. Seuls deux bâtiments sont restés comme dans ma mémoire : la boulangerie et l'office notarial.

C'est sur une idée de Vic que nous sommes venus ici. Le décès tragique de mon oncle avait forcément donné lieu à une succession. Minna étant probablement seule légataire, le notaire aurait peut-être des éléments à nous donner. Un laconique « Nous ne donnons pas ce genre d'information par téléphone. » avait motivé notre venue.

- Mademoiselle Levarzec va vous recevoir.

Le clerc qui nous accueille a la cinquantaine bedonnante et le cheveux gras. Il nous indique un banc dans le couloir, face à une porte, d'un geste mou peu engageant. La porte d'entrée s'ouvre et une femme entre d'un pas vif, le visage avenant. Elle se dirige droit sur nous, la main tendue.

- Sophie Levarzec. Que puis-je pour vous ?

Tout en nous serrant la main, elle ouvre la porte de son bureau et nous invite à entrer. Sa poignée de main lui ressemble : musclée, franche et directe. L'œil qu'elle jette à Victoire est appréciateur. Je remarque que Vic a rougi.

- Bonjour, je suis Jérôme Boucheliez...

La température de la pièce baisse d'un coup de dix degrés. Le visage de notre interlocutrice s'est instantanément fermé, les muscles de sa mâchoire se mettent à battre sur ses joues tandis que des larmes montent dans ses yeux.

- Vous venez un peu tôt ! Votre tante n'est pas encore morte.

- Pardon ? - J'aurais voulu contrôler ma voix, mais je perçois un tremblement qui s'échappe de ma gorge et qui trahit mon émotion.- Vous connaissez Minna ?

Je vois les yeux de la notaire s'agrandir de compréhension.

- Vous ne saviez pas ?

- Nous ne savions pas quoi ? demande Vic.

- Oh, non ! J'ai cru que... Je vous reçois comme des chiens et vous ne saviez pas... Quelle cruche je fais...

Elle s'assoit dans son fauteuil et reste un moment silencieuse tandis que nous restons debout devant son bureau, indécis. Finalement, elle lève les yeux sur moi :

- On va reprendre tout ça au début, Jérôme. Expliquez-moi ce qui vous amène.

Je note bien la pointe de familiarité qui la fait m'appeler par mon prénom, mais je mets ça sur son trouble.

En quelques phrases, je lui explique comment j'ai perdu tout contact avec la famille de mon père. Elle semble au courant de bien des détails car elle hoche la tête par moments. Puis je lui raconte comment j'ai appris le décès de mon oncle et pourquoi j'ai besoin de parler à Minna : afin de comprendre comment nous avons pu rester distants pendant tant d'années.

- Finalement, vous ne venez pas trop tôt. Même presque trop tard...

Les larmes montent à nouveau dans ses yeux.

- Minna est à Brest. Au CHU. Elle n'en a plus pour longtemps d'après les médecins...

Victoire me serre convulsivement la main à ces paroles. De mon côté, j'ai l'impression que mes pieds pèsent des tonnes, j'ai les jambes en coton et la bouche sèche.

Nous trouvons Minna dans une chambre stérile au quatrième étage du bâtiment. Le personnel nous a fait enfiler une blouse, une charlotte et des bottines en papier.

- Elle n'a plus aucune défense. Ne vous approchez pas trop près pour ne pas la contaminer.

Minna dort quand nous entrons. Elle entrouvre les yeux, me scrute puis semble se réveiller complètement.

- Jérôme ? Qu'est-ce que tu fais là ?

- Je suis venu voir ma tante...

- Après tout ce temps ! C'est dommage que je sois dans cet état. Nous serions allés faire un tour au port, comme avant... C'est Sophie qui t'a dit où j'étais ? Ma Sophie...

Je réagis comme si j'avais de nouveau douze ans. Sans réfléchir je lui expose le projet qui vient de germer dans ma tête.

- Il n'est peut-être pas trop tard ! Je n'en ai pas encore parlé au médecin, mais j'ai entendu dire que la leucémie pouvait être soignée par greffe de la moelle d'un donneur compatible. Je vais proposer qu'on me fasse une prise de sang et, en tant que ton neveu, il y a de bonnes...

- Garde ton sang Jérôme. Je n'en veux pas de ta moelle ! Si tu es venu pour ça tu peux repartir d'où tu viens.

Le ton de ma tante me fait l'effet d'une gifle. Je sors précipitamment, Vic me rattrape dans le couloir. Je ne sais pas où je serais allé sinon. Un homme en blouse blanche, stéthoscope autour du cou nous croise.

- Vous êtes le médecin qui s'occupe de Melle Boucheliez ?
- Non, je suis interne ici. Le professeur Mazzrabi s'occupe des malades ici. Si vous voulez le voir, il faut vous adresser au secrétariat, au bout du couloir.

La secrétaire nous apprend que le Professeur Mazzrabi passe en général en soirée voir ses patients, après ses cours, à la faculté. Vic et moi nous sommes assis auprès du distributeur de boissons, dans le couloir.

La secrétaire était partie depuis un bon moment. Les couloirs de l'hôpital s'étaient vidés et les seules personnes qu'on pouvait y croiser étaient en blouse et en général pressées. Nous avons alors vu arriver un homme de taille assez petite, corpulent sans excès, au crâne dégarni et aux yeux chaussés de grosses lunettes en écaille. Son regard avait quelque chose d'apaisant. Sa voix était douce mais portait une autorité indéniable.

- Professeur Mazzrabi ?
- Les heures de visites sont passées...
- Nous attendons le professeur Mazzrabi. Sa secrétaire nous a dit...
- Je suis le Professeur Mazzrabi. Que puis-je pour vous ?
- Je suis le neveu de Melle Boucheliez...

Le médecin lève sur moi un sourcil interrogateur.

- Le neveu ? Elle ne m'a jamais parlé d'un neveu...
- Je sais... Notre famille est un peu compliquée et...
- Sans vous offenser, je n'ai pas beaucoup de temps. Que voulez-vous exactement ?
- Voilà : ma tante souffre d'une leucémie, c'est bien ça ?
- Malheureusement. Une LLC. C'est une leucémie qui touche en général des personnes plus âgées que votre tante. C'est pour cette raison que le diagnostic a été si tardif : on ne cherchait pas dans la bonne direction. Elle en est au stade C, le plus mauvais...
- On m'a dit qu'une greffe de moelle pouvait...
- Je vois où vous voulez en venir, mon jeune ami. Mais je vous arrête tout de suite. Son état est très avancé et une greffe risque fort de ne servir à rien. De plus la compatibilité...
- Ma tante et moi avons été séparés de nombreuses années. Je me dois de faire quelque chose !
- C'est pour votre tante ou pour votre conscience que vous êtes là ?
- Vous avez raison. C'était puérile de ma part. Nous allons vous laisser travailler...

L'homme réfléchit un instant et prend une décision.



- D'accord. Présentez-vous demain matin au laboratoire. Je vais leur adresser directement l'ordonnance ce soir. Ça ira plus vite.

Une fois le professeur parti, Victoire me regarde fixement mais ne prononce pas un mot.

J'ai fait le trajet entre le bureau du médecin et la chambre de Minna comme au travers d'un tunnel de coton, entendant les sons environnants comme si j'avais la tête dans une cloche.

- Tu le savais ! Tu le savais et tu l'as cautionné pendant toutes ces années ! Tu as laissé cette saleté de secret séparer tes frères !

Minna me regarde avec douceur et tristesse mêlées.

- J'aurais tant voulu que tu ne l'apprennes pas comme ça... C'est pour cela que je ne voulais pas que tu passes le test. Mais ce dont tu m'accuses n'est pas correct Jérôme. Tu ne connais que ce que tu en as vu avec tes yeux de douze ans. Tu n'as pas connu Franck comme moi.

- Il détestait mon père. Il le jalousait !

- Il adorait son frère, mais ne savait pas le montrer. Franck était rempli d'amour pour les autres mais il était incapable de se faire aimer. Il m'a fallu son suicide pour le comprendre.

- Son suicide ? Je croyais...

- Franck vouait un véritable culte à maman. Il aurait fait n'importe quoi pour mériter d'elle un compliment ou juste l'entendre dire qu'elle était fière de lui. Mais maman s'inquiétait toujours pour Pierre : où il était, s'il allait bien, s'il n'avait besoin de rien...

Quand papa a fait son attaque cérébrale, j'avais deux ans. Franck a spontanément arrêté ses études de Droit et pris un boulot de magasinier pour permettre à Pierre de finir les études d'architecture qu'il venait de commencer. Ça lui a coûté une carrière d'avocat et la considération de Valérie du Poncet, sa fiancée dont il était amoureux au point qu'il n'a jamais pu regarder une autre femme. Pour moi, il a été comme un père. Toujours présent. Attentif et protecteur. Mais il lui manquait de la reconnaissance et il en souffrait. « Pierre par-ci, Pierre et Isabelle par-là, Pierre a un petit garçon... »

Puis papa est décédé et maman est tombée malade. Le médecin a été très clair, trop peut-être. Alors elle a eu peur pour Pierre et elle s'est confiée à Franck...

Elle lui a parlé de ce voyageur de commerce venu vendre un aspirateur en 1953. Franck était nouveau-né. Puis revenu plusieurs fois rendre visite à une jeune mère dont le mari était parti à la semaine pour vendre des assurances... Franck y a vu le moyen de prendre sa revanche : blesser son frère suffisamment pour le ramener à sa hauteur dans l'estime des gens. Sauf qu'il n'a pas anticipé la réaction définitive de Pierre.

Toutes ces années, il a attendu que Pierre lui pardonne. Il me disait : « Il va appeler pour Noël. », « Il va te souhaiter ton anniversaire... », mais rien n'arrivait de Pierre. La cassure était trop forte. Pierre l'architecte ne trouvait pas le moyen de construire un pont entre lui et son passé...

Quand la nouvelle du décès de tes parents est parvenue à Franck, il a compris qu'il avait gâché sa chance en ne prenant pas l'initiative d'appeler le premier. Alors il a trafiqué les fusibles en céramique, ouvert le gaz, et allumé la lumière pour provoquer une étincelle. C'était un plan dont il m'avait parlé un soir de déprime où il désespérait que Pierre appelle...

J'aurais probablement dû lui dire combien j'aimais ce frère qui s'était comporté comme un père pendant toutes ces années. J'aurais peut-être dû appeler Pierre et lui parler des remords de Franck. On fait tellement d'erreurs avec les gens qu'on aime... On pense avoir le temps, puis le temps passe.

- On fait d'autant plus d'erreurs, Minna, quand on ne prend pas le temps de vérifier ce qu'on croit savoir...

- Que veux-tu dire ?

- Je sors du bureau du médecin et il vient de me dire que ma moelle est pleinement compatible pour une greffe. Ça ne peut s'expliquer que d'une façon : mon père était bien ton frère, et pas le bâtard d'un vendeur d'aspirateurs itinérant...

- Cela signifierait...

- ... que cette histoire a gâché la vie de toute la famille et son dénouement est ce qu'elle a de plus cruel. Quel gâchis ! Tout ça pour les incertitudes d'une femme sur le père de son fils !

Un pauvre sourire se dessine sur le petit visage pâle de ma tante.

- Mais nous allons tenter de réparer ça. D'accord ?

- Tu es d'accord pour l'intervention ?

- Non, elle ne servirait plus à rien. Il vaut mieux utiliser mes derniers moments de conscience pour renouer ces liens qui nous ont tant manqué à tous les deux...

\*

\* \*

Minna s'est éteinte comme la flamme d'une bougie prise dans le courant d'air d'une fenêtre mal fermée. En silence, quelques semaines plus tard. Nous n'avons plus jamais abordé ce sujet des origines de mon père ou du conflit entre les deux frères. Minna a tenu, chaque jour, à me parler de ce qu'elle avait appris sur mes grands parents, sur l'enfance de mon père. Elle m'a apporté tout ce qui pouvait faire de moi un homme qui connaît les tenants et aboutissants de ce qu'il est devenu. Puis elle est partie... sans claquer la porte, comme sur la pointe des

pieds. Sophie a beaucoup pleuré, mais elle est restée forte. Le lien de tendresse qu'elle entretenait avec Minna s'est tissé jusqu'à nous durant cette période.

Après les obsèques, Victoire et moi sommes rentrés sur Paris. Repris nos vies trépidantes et creuses. Les circonstances qui m'avaient permis de retrouver Minna, puis de la perdre à nouveau, nous avaient appris quelque chose qui nous avait transformés.

- Il y a une chose importante que je dois te dire avant qu'il ne soit trop tard, Vic.

Elle me regarde, sereine, belle à croquer.

- Je t'aime. Il faut que tu le saches, et je veux pouvoir le dire chaque fois que j'en ai envie.

J'aime le rose qui envahit les joues de Victoire, il enlumine son sourire.

- FIN -